

En 2007,
Mehdi a 22 ans et
vit à Tourcoing
chez sa grand-mère.

APRÈS
UN PASSÉ DE
DÉLINQUANT,
LA PRISON A
TRANSFORMÉ
CE JEUNE
EN FANATIQUE
RELIGIEUX...
PUIS EN
ASSASSIN

LE DJIHAD MADE IN FRANCE

Avant, il est un
jeune homme
perturbé au casier
judiciaire noirci.
Après, un soldat
d'Allah. Entre les
deux, cinq ans
d'incarcération.
Mehdi
Nemmouche
adopte la barbe
et la djellaba
entre quatre
murs, se réfugie
dans les prières
et s'enferme dans
sa bulle. Et
quand, en 2012,
il demande la
télévision, c'est
pour suivre
l'affaire Merah.
On compare
l'auteur présumé
de la tuerie de
Bruxelles avec
le terroriste
toulousain.
Comme Merah,
Nemmouche
a fait ses armes
à l'étranger en
échappant à la
surveillance des
services de
renseignement.
Comme Merah,
il se serait attaqué
à des Juifs. Après
un an passé en
Syrie, où il a
intégré l'Etat
islamique en Irak
et au Levant, il a
rejoint l'armée des
loups solitaires.
Avec des soutiens
et une mission.

En 2011,
il est transféré au
centre pénitentiaire
de Toulon.

MEHDI NEMMOUCHE

DANS LA PRISON DE TOULON-LA FARLÈDE, NEMMOUCHE, ATHLÉTIQUE ET SPORTIF, SE LAISSE POUSSER LA BARBE, PORTE DÉSORMAIS LA DJELLABA, NE RATE PLUS UNE PRIÈRE

PAR JACQUES DUPLESSY, EMILIE BLACHERE ET LAURENCE NHEK



Samedi 24 mai, à 15 h 50, dans la mémoire d'une caméra de surveillance, le tueur armé d'une kalachnikov dans le hall d'entrée du musée juif de Bruxelles.



La cérémonie de funérailles de Miriam et Emanuel Riva, mardi 28 mai au cimetière Kiryat Shaul de Tel-Aviv.



A Bruxelles, Emanuel et Miriam fêtaient leurs 18 ans de mariage.



Alexandre Strens, 25 ans, la plus jeune victime du tueur. Ici en 2011.



Dominique Sabrier, 66 ans, retraitée, travaillait bénévolement au musée.

« Une personne qui a tiré sur les Juifs n'était pas censée se faire prendre, encore moins avec le drapeau de la Dawla [abréviation arabe pour EIIL, l'Etat islamique en Irak et au Levant]... C'est pas bon pour nous ici, en Syrie. Il devait mourir les armes à la main comme Mohamed Merah. Enfin, j'en sais rien, mais moi c'est ce que j'aurais fait ! » Abou Oussamah est un combattant belge, en Syrie depuis près de deux ans. Il critique... mais il se dit « fier » de Mehdi Nemmouche, « le tueur du musée juif ». Bien sûr, il le connaît. Bien sûr, ils ont « combattu ensemble ». Pourtant, Abou Oussamah reste mitigé quant au rôle de son organisation dans cette tuerie. Si elle revendiquait les assassinats, une énorme fenêtre médiatique s'ouvrira sur elle. C'est tentant... « Tremblez, bientôt le monde entier connaîtra le retour du califat », lâche Abou, amusé.

Comme lui, tous les djihadistes affirment de nombreuses choses, puis se reprennent systématiquement. « Ici, en Syrie, on dit que ça fait des semaines que des frères, partout en France, repèrent les synagogues. Nemmouche devait faire un véritable feu d'artifice, il était bien entraîné ! C'est ce qu'on m'a dit... Je n'en sais pas plus... Seul Allah peut dire si c'est vrai », explique l'un qui, aussitôt, ajoute : « Je me demande bien pourquoi il avait notre drapeau, on ne lui a rien demandé. » D'excitation, ils débattent. Par prudence, ils se ravisent. Les contradictions se multiplient, la légende avance : on prête déjà à Mehdi des liens avec Fouad, la sœur de Mohamed Merah, fraîchement partie en

Syrie, ses enfants sous le bras. Mais on ignore encore s'il a agi seul, et si le musée juif de Bruxelles était le début d'une série d'attentats visant l'Europe.

« Que le EIIL s'en prenne aux Juifs n'est pas vraiment une surprise », analyse Romain Caillet, chercheur spécialisé dans les questions islamistes. L'Etat islamique en Irak et au Levant se veut une organisation régionale qui inclut la Palestine. Deux groupes de combattants palestiniens viennent de lui faire allégeance. Dans cette logique, ils veulent être en confrontation avec Israël. S'en prendre à des Juifs en Europe, qui constituent des cibles plus vulnérables, pourrait donc entrer dans leur stratégie. »

Dans l'entourage de Mehdi Nemmouche en France, par contre, c'est la stupeur. Personne n'aurait prédit une telle dérive meurtrière. « Je vais bien. Ne vous inquiétez pas », disent les rares lettres envoyées à sa tante Danielle et à sa grand-mère Tessadit, domiciliées à Tourcoing. Des mots souvent rédigés sur des pages de cahier, avec une écriture enfantine et appliquée, saisis par les enquêteurs de la DGSI. Lors de la perquisition chez sa grand-mère, où Mehdi avait encore une chambre, les enquêteurs ont trouvé un Coran et quelques livres religieux. Il y avait passé quelques jours début 2013, avant son départ en Syrie à la fin du mois de janvier. Tessadit est née en Kabylie et ne parle pas français.

Mehdi Nemmouche a perdu tout contact avec sa mère à l'âge de 3 mois. Né le 17 avril 1985 à Roubaix d'un père inconnu, séparé de ses deux sœurs,

Myriam et Nejma, il connaît une enfance chaotique, ballotté entre trois familles d'accueil avant d'être repris par sa grand-mère à 17 ans. Mais il décroche fréquemment, dort chez des connaissances ou dans une voiture. Poli et renfermé avec ses proches, il avait enchaîné plusieurs cambriolages, un vol et un recel pour la seule année 1999, à 14 ans. Puis c'est l'escalade : vols de véhicules, vols avec violences, dégradations... En 2002, il agresse une enseignante, « avec usage ou menace d'une arme », à Tourcoing.

En parallèle, Mehdi mène une scolarité étonnamment classique. Il va jusqu'à un bac pro électrotechnique. Mais hospitalisé après un accident du travail, il ne passe pas l'examen en juin 2006. En septembre, il s'inscrit à la fac pour tenter la « capacité en droit ». Comme s'il cherchait les moyens de se protéger de la justice. Car le délinquant est monté en grade, et condamné pour des faits graves : trois vols avec armes – dont deux qu'il a toujours niés. Incarcéré

De père inconnu, il est ballotté entre trois familles d'accueil

en 2007, il ne ressortira qu'en 2012. Il passe par la maison d'arrêt de Grasse, puis de juin 2008 à décembre 2010 par le centre pénitentiaire de Salon-de-Provence, où il est qualifié de « détenu lambda », et par celui d'Avignon-Le-Pontet pendant quatre mois.

Enfin, il est transféré à la prison de Toulon-La Farlède. David Mantion, adjoint régional du syndicat pénitentiaire Ufap, l'y a connu. « Mehdi Nemmouche est arrivé en mars 2011. C'était un détenu calme, très sportif, athlétique. Les six premiers mois de sa détention ont été normaux. Puis on a vu un changement, et il est parti dans l'islam radical. Son comportement est devenu plus agressif et il a eu quelques altercations avec les surveillants. » Le 20 septembre 2011, il est poursuivi pour « violence à dépositaire de l'ordre public ». Il a vraisemblablement agressé un gardien ; on le place en quartier disciplinaire, puis à l'isolement. L'administration pénitentiaire note son emprise religieuse sur les autres détenus. « Il devenait très insistant pour obliger les prisonniers à faire leurs prières. » A l'isolement, Mehdi s'est calmé. Il se laisse pousser la barbe et porte la djellaba. « Il était devenu peu bavard, inexpressif, mais poli. Plus une insulte. Il était dans son monde, dans sa religion. Il ne ratait plus une prière. C'était sa seule activité. » Mehdi n'a qu'une radio. Il ne veut pas de télévision, qu'il considère comme contraire à l'islam. Un fait marque le gardien : « A l'époque de l'affaire Merah, Mehdi nous a réclamé une télé. Il a tout suivi dans sa cellule, puis lorsque ça a été terminé, il nous l'a rendue. » Difficile de ne pas voir là une source d'inspiration pour le jeune homme...

« On ne peut

jamais parlé de religion. Avec moi, il a toujours été très respectueux. Je le voyais comme quelqu'un qui voulait s'en sortir. »

Après une année à Alep, il revient en Europe par des chemins détournés

Après une année à Alep, il revient en Europe par des chemins détournés

A sa libération, en décembre 2012, l'administration pénitentiaire le signale à la DCRI pour prosélytisme religieux et radicalisation. Il est alors fiché S, « sécurité de l'Etat ». Il passe voir brièvement ses oncles et tantes, sa grand-mère et ses sœurs. Mais pas sa mère avec qui il n'a aucun contact. Au cours de ce séjour, jamais il n'évoque le moindre départ. Trois semaines plus tard, il entreprend son périple vers la Syrie. Mais les services de renseignement n'ont pas eu le temps de relever sa trace. Il part d'abord à Londres, où il fréquente la mosquée radicale de Kingston Road, puis au Liban. Il s'envole ensuite vers la Turquie pour pénétrer en Syrie, où il rejoint le EIIL. D'après un membre de l'organisation, son nom de guerre est Abu Omar Al-Firansi, « le Français ».

Après une année dans la région d'Alep, il repart vers l'Europe par des chemins détournés, sans doute pour brouiller les pistes. La Malaisie, Singapour. Repéré par les services allemands sur un vol en provenance de Bangkok en mars 2014, il est sommairement interrogé et relâché. Sa fiche Schengen est transmise à la DGSI. Il vit alors en Belgique « de vols et d'expédients », selon le procureur. Il aurait été hébergé par plusieurs personnes à Bruxelles. Est-il en mission commandée par le EIIL ?

Vendredi 30 mai, les douaniers qui l'arrêtent à la sortie d'un bus Eurolines en provenance d'Amsterdam, via Bruxelles, agissent officiellement pour un simple contrôle de routine antidrogue. Mais dans les bagages de Mehdi, ils trouvent la kalachnikov enroulée dans un drap blanc avec deux inscriptions en arabe : « Etat islamique en Irak et au Levant » et « Dieu est grand », ainsi que la caméra GoPro avec laquelle il voulait filmer ses meurtres – comme Mohamed Merah – et qui n'a pas fonctionné. Et un appareil photo. Dans une courte vidéo où l'on voit les armes et le drapeau du EIIL, une voix qui pourrait être la sienne revendique l'attentat de Bruxelles et déplore que la caméra soit tombée en panne.

« Si le EIIL est derrière Nemmouche, c'est fini pour les Français qui veulent rentrer, commente un djihadiste sur Internet. Les autorités ne vont plus nous lâcher. Jusqu'ici, c'était un jeu d'enfant de revenir en Europe. » Quelque 700 Français ont combattu ou combattent actuellement en Syrie. ■